

## La poésie de Georges Rodenbach.

Article de Maurice Levailant dans le Figaro (supplément littéraire du 22 décembre 1923).

Est-ce qu'on vit son rêve, ou rêve-t-on sa vie ?

La Muse de ce poète élégant, délicat et secret, comment l'imaginer, sinon sous la forme d'un ange qui descendrait vers lui à travers le ciel mystique de Bruges ? Blond et pâle, la paupière relevée à peine sur des yeux emplis par la nostalgie du passé, il l'attendrait parmi ces fines architectures du moyen-âge, au bord de ces eaux glauques que le peintre Lévy Dhurmer a données pour fond à son portrait, dans le tableau célèbre du Luxembourg ; Le marteau du beffroi, au loin, frapperait lourdement les heures, la cloche du béguinage tinterait pour la prière du soir ; et tandis que les derniers rayons du soleil entrelaceraient leur pourpre fugitive aux moires des ondes paresseuses, le messenger d'une autre patrie murmurerait à l'oreille du poète attentif des mots d'encouragement, d'espoir et de consolation. Ainsi les dévots de Georges Rodenbach aiment de se le représenter lorsqu'ils viennent de refermer ses livres.

La, réalité fut-elle si différente ? C'est à Paris, sans doute, qu'il composa la plupart de ses vers ; c'est à Paris qu'il vécut ses plus heureuses années, qu'il fit admirer les grâces hautaines de son esprit, résonner le lyrisme ardent de son éloquence, Mais le tumulte de la ville expirait au bord de son cœur. Il portait, en lui, comme un reliquaire et comme un talisman, l'image ennoblie de la cité morte ; il en avait fait le plus significatif symbole et c'est bien auprès d'elle qu'il avait ses recueils et ses exaltations.

Bruges, c'était d'abord, pour lui, toute sa Flandre natale — la vision un peu grise, un peu monotone qu'il avait conservée de sa jeunesse chaste, mystique et amèrement sentimentale. Il l'a évoquée dans le premier recueil de ses poèmes qui ait atteint le public parisien, dans cette *Jeunesse blanche*, qui parut en 1886, quand le symbolisme commençait tout juste de trouver sa formule et ses chefs. Horizons brouillés, murs vieillis comme des visages, allées d'arbres frissonnants et pensifs, fenêtres verdies où se collent des fronts obscurcis par l'ennui, dimanches qui semblent interminables, silence profond, paisible et doux, que rompent des frémissements de cloches — tels sont les souvenirs du poète ont-ils, d'avance, « envoûté » tous ses rêves, comme l'écrivit Jules Lemaître ? Non, peut-être ; mais ils les ont tous encadrés.

Au bord de cette idéale cité du silence et des cloches, se dresse une construction qui n'est ni un cloître, ni un couvent, ni une église, qui tient à la fois du siècle et de l'éternité c'est le Béguinage :

*Au loin, le Béguinage avec ses clochers noirs,  
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues  
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,  
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.*

Dans cet asile, vivent des femmes pieuses et pures.

*Oh le bonheur muet des vierges s'assemblant  
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle,  
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,  
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.  
C'est un charme imprévu de leur dire « ma soeur ».*

*Et de voir la pâleur de leur teint diaphane  
Avec un pointillé de taches de rousseur  
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.*

Mais une tendre flamme brûle sous tant de douceur : les béguines aiment ce Dieu que chaque soir elles vont visiter à la chapelle :

*Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.  
La nuit même n'apaise pas leur ferveur  
Debout à sa fenêtre ouverte au vent joyeux  
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,  
Bien avant dans la nuit égrène avec ses yeux  
Le rosaire au grain d'or des priantes étoiles.*

Ce béguinage flamand, c'est l'asile mystique qui domine l'âme entière du poète. De lui ont pris l'essor tous les rêves qu'ensuite il développa dans les recueils où son talent s'affirma et s'affermait sans se renouveler beaucoup : *Les Vies encloses* et *Le Règne du silence*. Il ressemble lui-même au joueur de flûte qu'il a peint, mêlant son harmonie mineure aux tristesses de la nuit commençante :

*Tout agonise, et tout se tait, on n'entend plus  
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,  
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure  
Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus  
Et l'on devine au loin le musicien sombre.  
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits  
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,  
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre.*

Georges Rodenbach fut ce musicien, appuyé au béguinage symbolique de son âme. Il a fermé son oreille aux bruits du monde moderne pour mieux entendre les frissons épars dans le silence, frissons qui sont peut-être l'écho d'un autre monde et le message d'une vie meilleure. Il a chanté tous les silences, ceux des cités endormies, ceux des champs, ceux des cieux où glissent « les pieds léthargiques » de la lune parce que dans leur apaisement et dans leur mystère retentissent plus clairement les vibrations de l'âme, en qui se perçoit le rythme profond de l'univers.

Dans le silence, les choses chantent, elles ont une âme qui s'accorde à la nôtre, par de mystérieuses correspondances. Les choses sont des êtres. L'eau, par exemple, quelle inquiétude insidieuse et mouvante L'eau se plaint ; elle parle par ses lèvres sans cesse ouvertes et refermées dans les canaux, elle gémit :

*Et demande aux parois du quai*

*Pourquoi le granit l'emprisonne.*

Les plus humbles objets, même, ont une vie dont la nôtre peut profiter que d'enseignements pour qui sait pénétrer la vie des chambres closes. Ce lustre, qui frissonne au plafond, rappelle au poète son propre cœur :

*Quand le soir est tombé dans la chambre quiète,*

*Mélancoliquement, seul le lustre émiette*

*Son bruit d'incontenté dans le silence clos.*

*Lustre, fontaine blanche aux givres équivoques,*

*Lustre, jet d'eau gelé, mais où l'eau souffre encor,*

*Ce lustre, c'est un cœur visible en ce décor*

*Qui frissonne en sourdine et sans cesse s'afflige,*

*Jet d'eau fleurdélié dont la plainte se fige.*

Cette hantise de la vie invisible et secrète que masquent les apparences aux yeux mal avertis, cette peur malade du réel amènent Georges Rodenbach à ne rechercher dans l'amour que la plus pure extase et à ne célébrer des femmes que la beauté la plus immatérielle. Puretés, candeurs, blancheurs.

Il ne rêve que d'elles, qui le rapprochent de l'âme et dans le visage féminin il ne contemple que les yeux mais penché sur leur lumière qui l'attire, il voit, dans une sorte d'enchantement sacré, tout l'univers qui s'y recompose et qui s'y réfracte :

*Les yeux des femmes sont des Méditerranées*

Sur ces ondes magiques, il s'embarque pour un long voyage qui le conduira, plus loin que la mort, jusqu'à Dieu. L'obsession de la divine énigme habite, en effet, cette poésie, toute de blancheur et

d'ingénuité. L'idée de la mort l'imprègne et l'ennoblit. Au fond de la perpétuelle inquiétude humaine, c'est le tourment de l'infini qu'elle discerne. Elle n'essaie point de s'en distraire, elle trouverait malséant de s'en parer, comme firent les romantiques — elle en tire, cependant, un secret orgueil ; le plus souvent, elle s'y résigne quand cet invincible tourment la hante trop fort, elle lui cherche, plutôt qu'un remède, une consolation.

C'est en elle-même encore qu'elle la trouve, tant elle dédaigne les secours du monde matériel, et l'insuffisance des hommes. Cette consolation, merveilleuse et féerique, qui ne vaut point une certitude ou une croyance, mais qui donne un charme aux heures, et qui les transfigure, Georges Rodenbach la découvre dans les plaisirs raffinés de l'art. Sensible aux subterfuges séculaires de la peinture, de la musique et de l'architecture, il aime par-dessus tout son art à lui, l'art du poète qui fait chanter les mots, qui les assemble, et qui les colore. La minutie réaliste des imagiers flamands survit en ce poète, leur compatriote il excelle aux miniatures qui, sans les déformer, idéalisent pourtant les paysages et les choses. Surtout, il excelle aux musiques assourdies et profondes, qui assoupissent le corps pour mieux éveiller l'âme, qui propagent un sortilège le long des nerfs et qui bercent l'imagination sur des ondes d'indécise harmonie. Usant tour à tour de la flûte et du violon, il a fait retentir, en mineur, une plainte nostalgique, un peu monotone, obsédante et presque malade, qui se développe en longs échos dans les cœurs délicats, et dont l'insistance enferrme peut-être plus de désespoir que tant de sanglots illustres. Sa souffrance, l'a-t-il bien clairement définie ? Souffrance de se sentir en exil dans un monde d'apparences décevantes, souffrance d'être trop raffiné dans une civilisation rude, souffrance de ne pouvoir, d'un bond, entrer au cœur des choses.

Elle ressemblait, sous tant de formes, à celle dont Mallarmé, Rimbaud, Verlaine, ses frères en symbolisme, supportaient, avec moins de résignation, le poids. Comme eux, Rodenbach s'essayait à la purifier par l'art comme eux, méconnu longtemps, puis connu seulement d'une élite, il s'exaltait à la pensée des revanches que lui ménagerait sans doute un plus pitoyable avenir :

*Quel orgueil d'être seul, les mains contre son front,*

*A noter des vers doux comme un accord de lyre*

*Et, songeant à la mort prochaine, de se dire*

*Peut-être que j'écris des choses qui vivront.*

Son espoir ne l'a point trompé dans le temple des poètes symbolistes, il figurera un peu en arrière des officiants, mais au premier rang du chœur il a eu une influence que l'histoire littéraire s'étonnera peut-être de découvrir des disciples à qui elle reprochera certainement de n'avoir pu prononcer assez souvent son nom. Surtout ses plus fins, ses plus blancs, ses plus immatériels poèmes — et Bruges-la-Morte avec eux — continueront de le faire aimer, à l'aube ou au crépuscule de leurs rêves, par les jeunes gens timides, par les jeunes femmes inquiètes, par tous les cœurs obstinés à croire qu'une âme gémit dans la prison des apparences, et qu'elle n'est point inaccessible pour qui la cherche de bonne foi. Cette part de gloire, il l'entrevoit sans

doute lorsqu'il ferma ses yeux las, un soir de Noël, pour s'endormir dans le silence dans le divin silence, tel qu'il l'aimait, bercé d'un chant de cloches et froissé d'un vol d'anges.

Maurice Levaillant